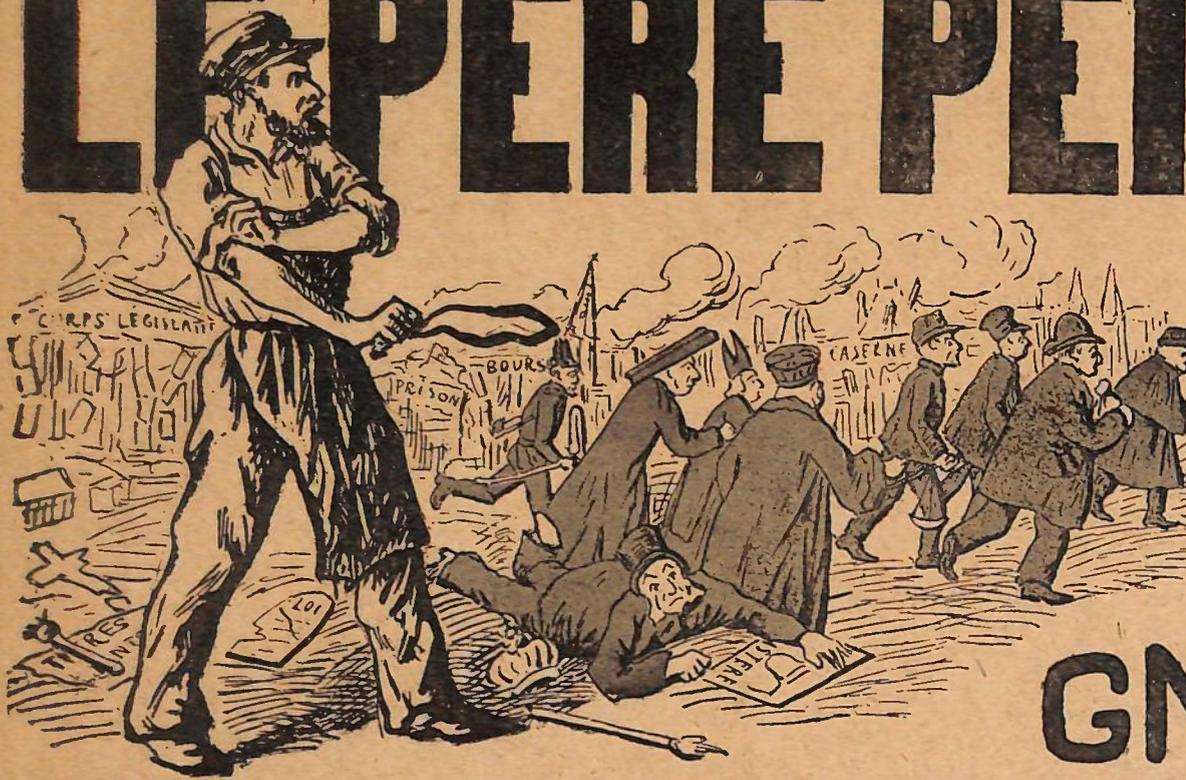


LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

LE 18 MARS 1871

REBIFFADE POPULAIRE

TOUJOURS LES HORREURS MILITAIRES



Le 18 Mars 1871

Les anniversaires, c'est — souvent — une occasion pour se réunir autour de quelques litres et s'envoyer du piccolo dans le trou du cou.

Y a pourtant autre chose dans un anniversaire! On doit, en ruminant peu ou prou sur le passé, tâcher d'y pêcher un enseignement pour l'avenir.

Et c'est pour ça que le 18 mars est une date qu'il ne faut pas négliger.

S'il y a un jour historique qui ensoleille chouettelement la sempiternelle détresse du popolo, c'est bien celui-là.

On sortait du siège pendant lequel, grâce au frio et à la famine, on avait enduré, sans trop rouspéter, les trahisons des généraux et la charognerie de la clique gouvernementale.

Quand le pâlot soleil de Mars vint réchauffer nos fumerons, quand on eût la

panse garnie et la gargoine arrosée, alors la colère empoigna les plus pacifiques des bons bougres.

On se remémora toutes les avanies subies, et on serra les poings, nom de dieu!

Malgré qu'on fut salement en rogne — éparpillé comme est toujours le popolo — le coup de chambard aurait pu moisir des semaines sans éclater, si cette vache de Thiers n'avait pris les devants.

Comme il sentait le popolo prêt à regimber, il tenta de le mâter illico.

Pour lors, dans la nuit du 17 au 18 mars, ce charognard bas-du-cul fit envahir Paris par une chiée de troubadés, afin de désarmer le popolo pendant qu'il roupillait.

Il restait les canons et une quantité énorme de flingots.

Turellement, les Parigots ne voulurent rien lâcher, sachant bien qu'une fois désarmés, les bandits de la haute les feraient virevolter à leur gré, kif-kif une toupie hollandaise.

C'est les Montmartrois qui, les premiers, s'aperçurent du coup d'Etat que manigançait Foutriquet et ils empêchèrent le barbotage des canons parqués au Moulin de la Galette.

Alors, subito, des gas délurés se mirent à battre le rappel et les bons bougres s'amènèrent, s'opposant hardiment au chapardage.

Quoique ça, la réaction l'avait encore belle : tout dépendait de l'attitude de l'armée.

Savez-vous bien, les camaros, qu'il n'y a pas de révolution possible, si on n'a pas l'armée dans sa manche : le popolo est vaincu, quand les troubadés tirent, — et il est victorieux quand ils lèvent la crosse en l'air.

A part les fioritures, c'est à ça que se borne une journée révolutionnaire.

Le 18 Mars, les troufions levèrent la crosse en l'air.

Fallait voir comme le général Lecomte écumait de rage, place Saint-Pierre!

Le popolo entourait les lignards, les acclamant et les encourageant.

« Feu sur ces canailles, feu!... » hurlait Lecomte.

Et comme les troubadés, rigouillards, ne bougeaient pas, il passa aux menaces : « Tas de salauds, tirez ou vous aurez affaire à moi!... Je vous collerai au mur!... »

— Merde! fut la réponse qu'il obtint.

Alors, il comprit que ça sentait le roussi! Il voulut se fuiter mais il était trop tard. Des poignes solides s'abattirent sur son épaule et le sort qu'il réservait aux troubadés et au popolo lui échut.

Conduit rue des Rosiers, tout en haut de la Butte, il y fut fusillé avec Clément Thomas, un autre général qui n'en était pas

à son premier coup contre le populo, puis-
qu'il avait mis un doigt dans les massacres
de juin 48.

—o—

Y en aurait long à dégoiser sur ce qu'on
ne fit pas, et sur ce qu'on aurait dû faire en
1871.

Et d'abord, on ne marcha pas sur Ver-
sailles et on respecta la Banque.

Si, illico, les Parisiens avaient foncé sur
Versailles, ils auraient pigé leurs ennemis,
sans défense et tout désorientés. C'eût été
l'écrabouillage complet de la réaction!

Au lieu de ça, on laissa aux charognes de
la haute le temps de se retourner, — et ça
ne traîna pas!

Grâce aux millions de la Banque de France
qu'on leur faisait passer en douceur, ils
purent se requinquer et, deux mois après,
quand vinrent les massacres de Mai, le
populo s'aperçut de leur puissance.

—o—

Ah, mille dieux, y en eut des boulettes de
faites sous la Commune!

Y en eut des foutitudes!

Pour aujourd'hui, malgré mon envie, y a
pas mèche d'insister davantage, vu que mon
papier est pris par d'autres flambeaux.

On en recausera la semaine prochaine.

Le 18 Mars sera encore d'actualité.

Le Grabuge en Orient

Cette fois, la preuve est faite, visible et pal-
pable pour tous : le plus pocheté doit aujour-
d'hui comprendre que la fonction naturelle
des gouvernements est de voler, piller et
tuer.

Les dirigeants sont la plus effroyable asso-
ciation de malfaiteurs qu'on puisse rêver!

S'il y a des couillons qui n'en sont pas encore
convaincus, c'est qu'ils ont une charretée de
bouse de vache dans les lucarnes.

En effet, comment douter de l'infection gou-
vernementale quand on reluque la façon dont
opère en Orient toute la chameaucratie d'Eu-
rope?

Pendant deux ans ils ont laissé les Turcs
saigner les Arméniens, — des niguedouilles
bélantes qui, a peu d'exceptions près, se lais-
saient étripper en marmotant des patenôtres.

Nos grosses légumes reniflaient l'odeur des
cadavres et, comme c'était des carcasses de
pauvres bougres, ils trouvaient que ça sentait
bon.

D'un mot ils auraient pu éviter la tuerie.

Ils s'en sont bien gardés, les charognards!

Quand y a plus eu d'Arméniens, les Turcs,
mis en goût de massacres, ont voulu continuer
la série en étripant les Crétois.

Ah mais, ça a été une autre paire de man-
ches!

Les Crétois ne sont pas des poules mouillées;
c'est des coqs bougrement crétes et ils ont becs
et ongles. C'est pas des andouilles capables de
se laisser saigner sans mot dire.

Ils se sont rebiffés dar-dar.

Et ils ont richement fait!

Pour lors, les gouvernants d'Europe se sont
mis en branle illico : effarouchés par ce petit
peuple se soulevant crâtement contre la tyran-
nie, ils ont envoyé vaisseaux, canons et trou-
bades pour le mater.

Pour faire bouger ces jean-foutre — qui
avaient assisté paisibles au massacre de trois
cent mille Arméniens — il a suffi qu'une poi-
gnée de fistons audacieux prennent les armes.

Ces salauds ont craint la contagion de
l'exemple : « Si les Crétois se révoltent, qu'ils
se sont dit, d'autres opprimés vont suivre! »

Et dam, comme sur la carte d'Europe les
opprimés pullulent, ça serait un sale coup pour
la fanfare gouvernementale.

Alors, afin que l'exemple ne se propage pas,
les chameaucrates ont bombardé les Crétois.

Cette vacherie a raté! Autant aurait valu
qu'ils pissent dans un canon de fusil.

Hardis et sans peur, les Crétois ont tenu
tête à l'Europe dirigeante, sans autre appui
réel que celui de leurs frangins de Grèce.

—o—

Les gouvernements sont bougrement isolés!
D'un bout de l'Europe à l'autre le sentiment
des populos a été catégoriquement contraire à
eurs façons d'agir.

Ce désaccord prouve que les dirigeants
n'émanent pas des peuples mais sont subis par
eux, — rien que subis, — avec plus ou moins
d'inconscience.

Les bons bougres peuvent se foutre le doigt
dans l'œil, — et ça leur arrive plus souvent
qu'à leur tour! Mais ce n'est jamais par plai-
sir : ce qu'ils guignent constamment, c'est
l'amélioration de leur sort, c'est une vie meil-
leure, avec moins de barbarie à la clé.

Cette fois, toutes les meneries des dirigeants
n'ont pu les blouser : les peuples se sont affir-
més pour les Crétois.

A l'heure actuelle, y a donc deux camps :
D'un côté, l'affreuse bête féroce de Sultan,
avec ses tueurs et, en plus, toute la séquelle
dirigeante, rois, empereurs et président de
république;

De l'autre, les Crétois, les Grecs et tous les
populos d'Europe.

Qui l'emportera?

C'est là le hic!

La question est bougrement grave.

—o—

Ce qui semble certain c'est que ça ne finira
pas sans qu'il y ait des pots cassés.

La guerre nous pend plus au nez qu'une
aune de boudin!

Si on eut laissé les Crétois se dépêtrer à leur
guise ils auraient eu vivement balancé les
Turcs de leur île.

Mais foutre, cette solution, l'Europe diri-
geante n'en a pas voulu, — et n'en veut pas
encore, — parce que c'est, sinon l'émancipation
complète d'un peuple, tout au moins la mise
en marche vers la liberté.

Pour éviter ça, la gouvernaille européenne
a mis son grain de sel dans la question et,
prenant parti pour les Turcs, a bombardé les
Crétois. Et maintenant, cette sale engeance ne
s'en tient pas là : elle a demandé à la Grèce de
retirer de Crète les troubadés grecs qui y sont
partis pour donner un coup de collier aux
révoltés.

Si la Grèce obéissait à cette garce d'injon-
ction, la Crète rentrerait illico sous le joug des
Turcs qui, forts de l'appui des puissances,
massacreraient à gogo.

La Grèce n'a rien voulu savoir! Ce petit
peuple a répondu « zut! » à l'Europe et il
exige que les Turcs décanillent de Crète, afin
que les Crétois soient libres de décider eux-
mêmes de leur sort.

C'est donc la guerre en perspective!

D'abord entre les Turcs et les Grecs.

Reste à savoir si, ensuite, y aura pas de
complications qui embarbouilleront les événe-
ments et foutront toute l'Europe en branle?

—o—

Ah certes, si les populos étaient livrés à eux-
mêmes, ça prendrait vite une autre tournure.

Et d'abord, on ne se battra pas en Europe :
les peuples savent trop que, dans ces maudits
fourbis, ils écopent seuls.

Primo, ils trinquent en chair et en os : c'est
nos meilleurs fistons, les plus robustes, qui
vont se faire casser la margoulette, se faire
hâcher par la mitraille et la fusillade.

Deuxièmo, la guerre finie, on n'est pas
quitté : on n'a pas qu'à pleurer les morts! Il
reste encore à payer les frais, — et l'addition,
qui est bougrement forte, n'est soldée que par
nous.

Donc, chez les turbineurs, nul n'en pince
pour la guerre! Seuls, font exception quelques
maboules crétinisés de chauvinisme, mûrs
pour la douche.

—o—

Par exemple, s'il est tout simple que nous ne
voulions pas nous faire casser la gueule pour
des histoires qui ne nous regardent pas, — et
à plus forte raison pour aider un despote à
opprimer un peuple, — il est tout aussi normal
que les Crétois se rebiffent.

Il s'agit pour eux de secouer la vermine qui
les ronge, et, foutre, s'il y a une guerre sainte,
c'est la leur!

C'est écrit en toutes lettres dans la *Déclara-
tion des Droits de l'Homme* : « Contre l'oppres-
sion, l'insurrection est le plus saint des de-
voirs! »

Bibi, qui n'est pas pompier pour deux sous,
ne dit pas que l'insurrection est un devoir...,
ni même un droit!

Je borne ma *Déclaration des Droits* à celle
qu'a chouetté mon grand-oncle, le Père Duchesne : « Je ne veux pas que l'on
m'emmerde..., un point, et c'est tout! »

Conséquemment, en vertu d'une pareille dé-
claration, tout bon bougre qui n'a pas les
veines farcies de pissat de richard, n'a pas à

aller chercher midi à quatorze heures pour
taper dans le nez des emmerdeurs.

Il lui suffit d'avoir la poigne solide!

Qu'il soit Crétois, — ou n'importe quoi! —
c'est pour lui aussi naturel que de bouffer quand
il a faim et de débouffer lorsque ça lui dit.

Et, notez bien, les camaros, que si les cha-
meaucrates de tout acabit n'avaient pas fichu
entre les peuples les pommes de discordes reli-
gieuses, on se sucrait tous la poire. Turcs et
Crétois seraient amis comme cochons et, la
main dans la main, ils cogneraient sur le
Sultan et ses hachi-bouzouks.

Mais voilà! Les grosses légumes ont seriné
aux musulmans que s'ils crévent de famine,
s'ils sont écrasés d'impôts et embrenés jusqu'à
la gauche, c'est la faute aux chiens de chré-
tiens, — Arméniens, Crétois et autres.

Et les couillons de musulmans, au lieu de
taner le cuir à leurs vrais ennemis, — les
exploiteurs et les oppresseurs, — se sont foutus
à massacrer des pauvres bougres aussi misé-
rables qu'eux.

Souhaitons que les Turcs finissent par ouvrir
leurs quinquets, — le plus vite sera le mieux!

Déjà, en Turquie, y a une belle trifouillée
de fistons à la hauteur qui en pincet pour un
chambardement sérieux. Ceux-là n'emboitent
pas le pas aux matadors de l'Europe : l'inté-
grité de l'empire ottoman, ils l'ont queque
part!

Ce qu'ils veulent, c'est la liberté!

La comprennent-ils comme nous?

Je suppose que, malgré qu'ils ne soient pas
ferres à glace sur les théories, les *Jeunes
Turcs* doivent en pincer un tantinet pour la
déclaration du Père Duchesne :

« Je ne veux pas que l'on m'emmerde! »

Et j'ai la conviction que si on autorisait ces
gas-là à parlementer cinq minutes avec les
Crétois, ils auraient tôt fait de trouver une
solution et un terrain d'entente... sur le dos
des charognards de la haute!



Horreurs Militaires

Honneur et Patrie!

Un riche chapelet d'abominations, cette se-
maine, — et c'est pas fini, malheureusement!

Foutre, le martyrologe des troubadés devrait
cependant s'arrêter car, nom de dieu, depuis le
temps que ça dure, le populo devrait être fixé.
Si l'épaisse couche de bouse de vache qu'il a
sur les yeux ne l'empêchait de voir clair dans
le jeu des brigands de la haute, il refuserait
carrément de donner ses fistons en pâture aux
charognards qui le gouvernent.

Mais, hélas! il semble que le grand ressort
soit cassé chez le populo : de sorte que les
pires horreurs ne l'émeuvent pas.

C'est bougrement triste, nom de dieu!

Reluquez, les copains, la défilade d'abomina-
tions :

D'abord, la sentence prononcée par un conseil
de guerre qui, ces jours derniers, s'est réuni à
bord du *Brennus* pour juger un « bouchon
gras », Piriou, accusé de désertion et redevable
envers l'Etat.

Ce pauvre bougre venait de perdre son père
et quelques jours avant de s'esbigner il avait
demandé son congé en qualité de soutien de
famille.

Il avait sa vieille mère dans la plus noire
des misères, et il voulait lui donner à bouffer.

Vous croyez peut-être, les camaros, qu'à la
jugerie les galonnards ont songé à la douleur
de Piriou, apprenant la mort de son père et
voyant sa mère crever de faim?

De la peau! Les charognards ne connaissent
pas l'humanité, y a que leur code! Et c'est
quelque chose de costaud en férocité. Aussi,
sans songer à la mère Piriou, sans aucune pitié
pour le fils animé par ces sentiments familiaux
— tant rabâchés à l'armée — ils lui ont collé
trois années de prison et le remboursement
envers l'Etat!

—o—

Les messieurs qui ont si généreusement
appliqué le baigne — car c'est le baigne avec
ses fers et ses tortures — à ce malheureux,
vont-ils se démancher pour sévir contre les
brutes qui ont tué Serguier Raphaël, de l'artil-
lerie de marine?

Quitche!... Les loups ne se dévorent pas entre
eux, — et ils en dévoreront encore, des trou-

bades, sans que nul ne songe à y mettre un bouchon.

Serguier Raphaël n'est pas la première victime d'un vise-au-trou; y en a déjà eu béséf depuis quelque temps. Probable que ceux qui commettent ces crimes y ont tout avantage, car, pour ne rappeler que la récente mort d'Agostini qui, à Marseille, a passé l'arme à gauche, on se souvient dans quelles conditions,

Personne n'a été inquiété!

Le 9 février dernier, Serguier était admis à l'hôpital maritime de Toulon. Le billet d'hôpital du major constatait que l'artiflot avait des « palpitations » et justifiait par ce simple mot son envoi à l'hôpital.

Sept jours après, Serguier était renvoyé de l'hôpital et son billet portait l'annotation suivante, datée du 15 :

« Le malade, observé à l'hôpital, ne présente ni palpitations, ni bruits anormaux, ni troubles fonctionnels justifiant son maintien à l'hôpital. »

Dans la nuit du 16 au 17, Serguier pris de délire, vagabonde en divaguant à travers chambres et couloirs; ses camarades le recolent dans le pieu et le calment comme ils peuvent.

Le 17, Serguier est transporté d'urgence à l'hôpital de Saint-Mandrier, pour amygdalite. Et le surlendemain il casse sa pipe des suites d'une « angine phlegmoneuse! »

Et maintenant, à quoi bon gueuler?

« Ça devient rasoir, à force, vont dire les pochetées. C'est trop banal! Des faits de ce calibre arrivent trop souvent... »

Je ne le sais foutre que trop, que c'est banal: c'est banal comme toutes les horreurs sociales, banal comme la douleur humaine!

—o—

Mille dieux, voici qui est encore banal: une exécution à Constantine!

Un jeune troubade vient d'être cloué au poteau et fusillé.

Jacquinot, exaspéré et poussé à bout par les taquineries de la gradaille avait laissé tomber une châtaigne sur le gnias d'un supérieur.

Pour cette châtaigne on lui a fourré douze balles dans la peau! C'est presque joyeusement qu'il est mort en s'exclamant: « Camarades, visez au cœur! »

Et le pauvre bougre n'est pas le dernier! Une bonne douzaine de malheureux sont encore en prison, à la veille d'être exécutés pour de simples voies de fait envers les supérieurs!

—o—

Puisqu'on patauge en pleine horreur, je vas jaspiner d'un pauvre gas, Georges Bastien, qui s'est réfugié dans le suicide afin d'éviter la terrible sentence du conseil de guerre ou son envoi à Biribi, où, là-bas, on n'eût pas manqué de le tuer longuement, à petit feu, avec les raffinements d'usage.

Voici le crime dont s'était rendu coupable le pauvre bougre: étant en garnison à Péronne, au 51^e cul-rouge, il avait sollicité une permission pour régler des affaires de famille. En brave père, son capitaine lui accorda deux jours. Or, étant à Amiens, lieu de sa permission, il assista à une soirée familiale organisée par des copains du patelin. Illico, des mouchards en avisèrent le colon du 51^e.

Pour l'honneur du drapeau, il eût été préférable qu'il aille vautrer son honorable uniforme dans un infect boui boui où il eût ramassé quinte, quatorze, la capote et le point, afin qu'il puisse rentrer dans ses foyers, comme les camarades, un tantinet alcoolique et syphilitique.

La patrie, presque toujours, n'a jamais récompensé autrement ses serviteurs.

Reentrant à son corps, Bastien eut le plaisir de s'entendre administrer quinze jours de prison dont huit de cellule. Le gas en était baba. Rencontrant son capitaine qui l'a engueulé comme un pied, le troubade répondit sur le même ton, et, se voyant étreint par cette fatalité qui allait faire de lui un martyr, puisqu'on l'enverrait, pour le moins, à Biribi, il sauta sur le galonnard...

Malheur de malheur! la garde arrive; le gas est fourré en cellule... et qui sait quel drame s'est déroulé en sa caboche? Fixé sur la justice, sachant le sort qui l'attendait, le malheureux s'est accroché aux barreaux de son cachot!

Sur les murs, il avait écrit en gros caractères: « Mort aux bourreaux! Vive l'Anarchie! »

—o—

J'abrège, nom de dieu, les colonnes du caneton ne suffiraient pas à enregistrer ces infectes cheries.

A Montargis, un troufion qui en avait enduré de toutes les couleurs, s'est précipité, armé d'un couteau, sur un sous-off du 82^e.

Le pied de banc eût l'artère carotide coupée, puis fut blessé à la main. D'autres sous-offis se trouvant là et voulant intervenir, durent soutenir une lutte avec le troubade qui, succombant, a été conduit à la prison militaire où il a été interrogé. Le gas a répondu « qu'il voulait la peau d'un sous-officier. »

Foutre, voilà une réponse qui prouve que le griffeton a dû subir une charribottée de mistouffes de la part des galonnés.

Sera-t-il fusillé celui-ci?... C'est probable.

—o—

Comme preuve, les fistons, que la caserne développe les mauvais instincts, relouez ce qui s'est dévidé à Calais, au mois de décembre, pour Noël. Trois troubades punis de prison, rentraient à la « tôle » après s'être appuyés le bal.

Afin de fêter le réveillon, l'un des prisonniers, Fournier, se fit apporter un litre de genièvre. Les trois troubades prirent la veilleuse des chiottes, la déposèrent sur le lit de camp et dinèrent; le litre de genièvre circula et fut vidé en un instant.

Un peu après la ronde du cabot de garde, un nouveau kilo fut introduit à la boîte, puis un troisième. Chacun le sien, nom de dieu, on est troubade ou on ne l'est pas!

Une querelle éclata alors entre les types abominablement ivres. Fournier fut frappé de nombreux coups de couteau par son copain, Lamarre, en présence du troisième détenu qui, mort-ivre, assistait impuissant à cette tuerie.

Pensez-si, le lendemain, le meurtrier regrettait la soulographie de la veille et plus encore son camarade qu'il avait tué! Mais, ça ne fait rien, Lamarre a passé cette semaine au tourniquet; il a répondu qu'il ne se souvenait de rien. Le conseil l'a gratifié de vingt années de travaux forcés.

Pourquoi diable aussi enseigne-t-on le meurtre aux troubades?

Ah! si c'eût été au Tonkin ou ailleurs qu'il se fut enivré de tako, puis eût égorgé comme un forcené, les galonnards l'auraient félicité, et sûrement décoré.

—o—

Et l'horreur monte, monte, monte! Elle n'a ni trêve ni répit. Partout où la lourde griffe de la discipline s'appesantit il y a abominations et souffrances. De telles souffrances que les gas condamnés à passer leur vie dans les bagnes militaires tentent n'importe quoi, au risque de leur peau, pour échapper aux tortures.

Louis Foastier, condamné à mort dernièrement et dont la peine avait été commuée en celle de vingt ans de détention s'est jeté à la mer du paquebot sur lequel il était transporté et qui avait dû, par suite d'une tempête, se réfugier à Portoconte.

Le pauvre bougre n'a pas pu se tirer: il a été arrêté à Alghero.

Et tous ces malheurs ne sont engendrés que par cette garce de discipline, — base fondamentale du militarisme.

Or, y a pas mèche de toucher à ça: la discipline, c'est sacré!

Tellement sacré que l'autre jour, la culotte de pean qui fait actuellement le métier de ministre a déclaré, à propos des exécutions de Constantine: « Il ne faut pas affaiblir la discipline! »

Vieille baderne!

Enfin, qui vivra verra. Espérons que les ministres n'auront pas toujours le dernier mot!

A propos de la Crète

Les fils à papa du quartier latin se sont foutus en branle pour la Crète.

Ils ont fait du boucan, manifesté et conspiré ferme.

Quelques-uns même, — peu, fort peu! — ont voulu passer de la parole aux actes et sont partis en Crète donner un coup de collier aux insurgés.

C'est très chouette, nom de dieu!

Certes, à chercher la petite bête, on peut objecter que si les étudiants se sont grouillés, c'est parce que ça fait diversion à leurs habituels flafas et que, dans le tas des manifestants on trouverait davantage de rigolos que de convaincus.

Je m'en fous! Les étudiants ont bougrement bien fait de manifester.

Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils ne changent pas de main.

Je les aime mieux aiasi que patachonnant sur le Boul' Mich'.

Par exemple, des gas qui m'en ont bouché une semelle, c'est les fistons du groupe des Etudiants internationalistes. Ne se sont-ils pas avisés de choisir cette occasion où y a du brouhaha dans la rue pour se rouler les pouces et aller se fiche au plumard.

Cré pétard, ça me démonte!

Je ne m'attendais pas à celle-là de leur part.

Voici leurs raisons:

« Les membres du groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes, après avoir entendu la proposition à eux faite par le groupe des étudiants antisémites de s'associer aux manifestations philhellènes, croyant qu'ils ne peuvent participer à une action de concert avec un groupe bourgeois et nationaliste, croyant aussi qu'un groupe internationaliste ne peut s'associer à une manifestation nationaliste, pensant encore que dans aucune circonstance on ne peut rien attendre de l'action gouvernementale, décident de ne pas se joindre à un mouvement qui n'a aucun rapport avec les revendications prolétariennes. »

Diantre, mais on va bougrement loin, avec une déclaration pareille!

Savez-vous bien que c'est étriquer la Révolution et l'encaquer dans une formule.

Vous semblez ne vouloir accorder vos sympathies qu'aux révoltés intellectuels qui auront des déclarations de principes plein les poches.

Une telle attitude est probablement très philosophique, par contre, elle semble maigrement révolutionnaire.

A ce compte-là, les Cubains et les Philippines qui luttent contre l'Espagne, les Tonkinois et les Malgaches qui se soulèvent contre l'invasion française vous apparaissent comme des trous du cul indignes de votre attention?

Mais, généralisons: m'est avis qu'une révolution est toujours inconsciente, — du plus au moins.

Si elle n'était pas inconsciente une révolution n'aurait pas de raison d'être, car le progrès qu'elle porte en elle se réaliserait sans effort, par cela seul que les masses seraient conscientes.

Croyez-vous que les bons bougres qui, en 1789, foutirent à sac l'usine Réveillon, incendièrent les octrois, défoncèrent le couvent Saint-Lazare, firent la chasse aux accapareurs, prirent la Bastille et, en octobre, allèrent à Versailles chercher « le boulanger, la boulangère et le petit mitron! » étaient ferrés à glace sur les théories et étaient des républicains sans tare?

Camille Desmoulins disait plus tard: « En 89 nous n'étions pas deux républicains en France! »

Ce qui n'a pas empêché de raccourcir Louis Capet en 1793.

La Révolution, en germe en 1789, avait donc mis cinq ans à s'épanouir.

Autre fait:

Au 18 mars 1871, les bons bougres qui s'opposèrent à la prise des canons et les soldats qui levèrent la crosse en l'air, n'étaient pas, eux non plus, des gas farcis de socialisme. C'était des gas d'attaque, agissant sans trop savoir pourquoi: parce que le gouvernement de Versailles les dégoûtait, parce qu'ils étaient furieux d'avoir enduré le siège et de s'être vus roulés par les généraux.

A ce moment-là, c'était des inconscients qui se révoltaient d'instinct.

Seulement, si le mouvement insurrectionnel n'avait pas été tué dans l'œuf, la jugeotte aurait poussé aux révoltés et ils se seraient éduqués vivement, car en période d'effervescence, les caboche sont bougrement moins réfractaires que lorsqu'on est embobiné de préjugés, sous la coupe des patrons et des dirigeants.

—o—

Ainsi, à mon sentiment, une révolution ne s'amène pas tout de go, kif-kif un gosse qui viendrait au monde avec toutes ses dents et la pipe à la bouche.

Une révolution, au début, est un germe im-

perceptible, — c'est quelque chose du même tonneau que les cyclones qui dévastent tout un pays et qui, à leur point de départ, étaient un tourbillon mesquin.

Ohé donc, les étudiants internationalistes, ne chinez aucun mouvement révolutionnaire, ne vous désintéressez d'aucun.

Je vous entends : « Les Crétois, dites-vous, ne veulent que changer de maîtres. »

Admettons ça et examinons l'hypothèse : changer de maîtres constitue une action à double détente.

Primo, foutre le vieux maître au rancard, Deuxièmement, se coller sous la coupe d'un nouveau.

De ces deux faits, qui ne sont pas simultanés mais consécutifs, vous ne pouvez qu'applaudir au premier.

Quant au second, je vous approuve de le trouver idiot.

Or, c'est justement ce distinguo que vous auriez dû faire et expliquer aux Crétois.

Vous auriez dû les prendre au point où ils sont et leur faire toucher du doigt qu'un coup les Turcs foutus dans la mélasse ils seront de sacrées niguedouilles s'ils se fichent sous la coupe de nouveaux despotes.

Voyez-vous, on doit prendre les événements tels qu'ils viennent et ne pas les laisser défilier sans tenter de les influencer, sous prétexte qu'ils ne se sont pas amenés tels qu'on les aurait rêvés.

Les révolutionnaires, c'est un élément du même tonneau que la levure de bière qui, collée dans un brassin jusque là inerte, le fait entrer en fermentation.

—0—

J'aurais bougrement long à tartiner sur ce sujet, mais foutre, il faut que j'arrête les frais. Pourtant, avant de poser ma chique, laissez-moi vous citer quelques becquets d'une chouette tartine qu'un de vos copains, Albert Métin, a pondu dans le dernier numéro de *La Revue Blanche* :

« Si l'on dit que le patriotisme des Grecs s'enflamme de leurs intérêts et que, pour les Crétois, s'assujettir au roi des Hellènes, c'est tout simplement changer de maître, on fait montre de scepticisme ou de doctrine, suivant le cas, beaucoup plus que de réflexion.

« Sous le sultanat turc la tuerie est un procédé ordinaire. Le gouvernement grec est un régime occidental sous lequel on ne peut absolument étouffer l'opinion publique, pas même en truquant les élections, en achetant la presse, en dispersant les réunions... »

« Donner la Crète à la Grèce, ou la rendre autonome c'est la faire passer du monde de la Saint-Barthélemy dans le monde du XIX^e siècle européen que l'opinion devrait, qu'elle peut diriger.

« Croire que démembrer la Turquie c'est distribuer quelques-unes de ses provinces à de grandes puissances européennes a été jusqu'ici une habitude. Qu'on la change ! Les révoltés ne demandent pas de nouveaux maîtres, mais la liberté. C'est ce qui deroute les diplomates. Que l'opinion s'impose à eux et les assujettisse à elle au lieu de suivre leur laisse comme elle l'a fait jusqu'ici... »

« Si l'on objecte enfin que la Crète et bientôt la Macédoine, après l'Arménie, en même temps que Cuba et les Philippines, c'est le réveil de la passion des nationalités, c'est la perspective de nouvelles guerres d'unité, il faut distinguer.

« L'unité allemande et l'unité italienne ont été imposées d'en haut par des diplomates, des généraux et des chefs d'Etat comme l'est actuellement l'intégrité de l'empire ottoman.

« Les soulèvements actuels partent d'en bas et jettent dans les patries factices... »

« Ces révoltes sont l'indice de mouvements nouveaux auxquels les masses seront poussées par des raisons plus solides que la communauté de langue ou de religion. »

TUYAUX CORPORATIFS

Les patrons teinturiers et prêteurs d'Amiens ont le culot de prétendre qu'ils ne peuvent plus soutenir la concurrence contre les singes d'Angleterre et de Belgique.

Quels sales menteurs !

Ils sont aussi menteurs qu'exploiteurs !

En Angleterre, les teinturiers gagnent une moyenne de 25 à 30 francs par semaine.

En Belgique, à Gand, dans la même partie, la bonne moyenne des salaires est de 25 francs.

Or, à Amiens, il faut qu'un teinturier se débarrasse bougrement et turbine d'arrachepied, pour parvenir à se faire 20 francs par semaine.

D'autre part, il faut tenir compte qu'en Angleterre et en Belgique la croustille est un bon tiers meilleur marché qu'en France.

Conséquemment, tous comptes faits, les prolos teinturiers d'Amiens ne gagnent quasiment que la moitié de ce que palpent leurs copains anglais ou belges.

Donc, les patrons d'Amiens sont des monteurs de coups quand ils affirment ne pouvoir pas soutenir la concurrence. Leur situation est plus florissante que celles des autres capitalistes du même métier.

Mais ces charognards sont si rapias qu'il n'y a pas de pet qu'ils en conviennent : ils continuent à jérémyer, hurlant partout qu'ils sont foutus, presque ruinés.

Tous ces beuglements sont du chiquet ! Ça n'a qu'un but : rogner encore les salaires.

A preuve, c'est que ces bourriques de patrons viennent de décider que s'ils ne peuvent s'entendre pour relever les tarifs de vente avec leurs copains de Roubaix et de Montbéliard, ils rogneraient les salaires ou fermeraient les usines deux ou trois jours par semaine.

Du coup, on se demande, si ce rabottage était subi par les prolos, ce qui resterait aux pauvres bougres ?

Mais les turbineurs ont l'air de ne vouloir rien savoir.

Ils ont derrière eux l'exemple des cordonniers qui, après la grève de 1893, se sont trouvés enfoncés dans la mistouffe noire.

Aussi, comme tous les prolos d'Amiens sont bougrement en rogne, il se pourrait que ça tourne au vilain s'ils essayaient de mettre en pratique le serrage de vis qu'ils ruminent.

En effet, il est fortement question, pour répondre à cette vacherie patronale, de la grève générale de tous les prolos d'Amiens.

Grève, non seulement des teinturiers, mais de toutes les corporations.

Et foutre, c'est pour le coup que les exploiters pourraient bien se mordre les pouces d'avoir acculé les turbineurs à cette rebiffade !

LE PARVENU

Bouffi de graisse et d'arrogance

En digne favori du sort,

Avec la criante élégance

D'un rustre tout nouveau dans l'or :

Tel s'offre aux traits de la satire

— Sans idéal et sans vertu —

Le fauteur de l'humain martyre,

Le parvenu

Il se vautre sur sa richesse

Comme un pourceau sur son fumier ;

Et, dans la course à la bassesse,

Il arrive toujours premier.

Tout le grotesque et tout l'infâme

De la terre auraient disparu,

Qu'on les retrouverait dans l'âme

Du parvenu.

Ferme soutien du despotisme

Par effroi de la liberté,

Il applaudit avec cynisme

A tout abus d'autorité.

La peur d'un élan populaire

Brisant son pouvoir absolu,

Le fait cruel avec colère,

Le parvenu.

Oui, qu'il craigne un retour des choses !

Car le sang des opprimés bout,

Et de rouges apothéoses

Couronneront la fin de tout.

Ah ! le réveil vengeur du nombre

Enfin las d'être méconnu,

Le fera bien rentrer dans l'ombre,

Le parvenu !

Jean Réflex



L'autre samedi, pendant que bibi pestait à travers champs contre les garces de giboulées de mars et que les frangins des villasses moisissaient dans leurs ateliers, savez-vous de quoi s'occupaient les porcs de la Chambre ? Ne sachant à quoi tuer le temps ils s'étaient foutus à jaboter de la mévente des autres porcs, — de ceux à quatre pattes.

La mévente... un diable de mot qui a fait son chemin depuis qu'il y a trois ans et demi les vigneron du Bas-Languedoc et du Roussillon firent de la rouspétance et engueulèrent gentiment préfets et autres légumards à cause de la mévente de leurs picolos.

Et c'est contagieux ces sacrées méventes. A celle du picton succède celle du blé ; les bretons se plaignent de la mévente des beurres et les gas du Sud-Ouest de la mévente du bétail.

Mais, pour l'instant, revenons à nos moutons : je veux dire aux porcs et aux bouffegalette.

Un certain Lavertujon, dont les Girondins n'ont pas voulu, et qui a été se faire élire dans le Limousin, ouvre le feu. Opportunard autant que Méline, il questionne ce dernier, prétend que si les gorets ne se vendent pas, c'est la faute aux cochons d'Amérique : « Il faut boucher les ports, mon vieux, qu'il dit à Méline et veiller au grain ! »

Au fond, le type s'en fout, que les porcs soient chers ou bon marché, c'est pas ça qui l'empêchera de se bourrer de saucisses truffées ou de jambon d'York.

Mais voilà, il faut bien faire semblant de contenter la clientèle. Les habillés de soie pullulent dans le Limousin, — il faut plaider en leur faveur ! De même, si les bordelais avaient voulu de sa fiole, il aurait plaidé pour le poison des marchands de vin des Chartrons.

Un autre encore y a été de son pallas, puis c'est le Méline qui a tenu le crachoir : « Qu'y foutre ? qu'il fait. Vous gueulez après les gorets d'Amérique, mais je veux être encore plus cochon qu'eux si je me suis démanché le boyau culier pour les empêcher de rappliquer en France !... »

Et, pour preuve, il les a gavés de statistique et leur a démontré qu'il n'en est pas entré la moitié tant que l'année dernière.

« Dites à vos sacrés couillons de campluchards qu'ils aillent se faire foutre. Je marche plus.... pourquoi qu'ils en font tant pousser de petits cochons ? »

Puis, pour conclure sur un mot d'espoir, il a prêché la patience :

« Enfin, on verra !... Dites leur-z-y bien que je m'occuperai de l'affaire un de ces quatre matins... »

Là-dessus, barca ! Tous ces empotés ont posé leur chique et fait les morts.

—0—

Ah, mille dieux, serons-nous toujours assez andouilles pour attendre que la Providence gouvernementale mette du beurre dans les épinards ?

Pourquoi ne pas comprendre que tout ce qu'elle peut faire est un emplâtre sur jambe de bois ?

La faillite du protectionnisme est complète. A coup sûr, les arrivages de cochons d'Amérique se ralentissent, — mais justement à cause de cela on en élève davantage en France et le résultat est kif-kif.

D'autre part, malgré l'antagonisme est l'insolidarité de notre bougresse de société tout se tient, tout s'enchaîne, viédaze.

Y a pas à chercher midi à quatorze heures, ni à s'embarlificoter de sciences sociales. La cause de la mévente des produits agricoles est dans la mouise où sont plongés les bons bougres des cités.

Et, réciproquement, si les frangins de l'usine chôment, c'est parce que les gas de la cambrousse ne vendant pas leurs produits ne peuvent acheter ceux des autres.

Quant à la falsification elle a la même cause que la mévente : la bourse trop plate des ouvriers.

Si ça ronflait, cré pétard, si les salaires étaient élevés, que le boulot ne manquât pas aux bons bougres, y aurait pas besoin d'interdire les raisins secs, la margarine, ou les viandes trichinées d'Amérique.

Les bons fioux iraient droit comme un i au

piccolo nature et généreux, au beurre frais, à la charcuterie belle et bonne.

—o—

On a jacassé aussi à l' Aquarium de la charcuterie de cheval. En voilà une saloperie qui n'aurait pas beaucoup d'amateurs si la galette était moins rare.

Alors que faire? Faire augmenter les salaires?

Ça, foutre, le plus qu'on pourra, en attendant que ça casse! J'ajouterai, pour les campluchards: tenir les prix, fiche au rancard les intermédiaires, traiter le plus directement possible avec les prolos.

Oui, bon dieu, le plus qu'on pourra!... mais, y a tant d'arias dans l'agencement social, on se butte à tant de difficultés que toutes ces manigances d'amélioration n'ont qu'une valeur relative.

Qu'on le sache, mille charognes, ça n'ira plénier que lorsque voleurs, capitalistes et gouvernants seront de sortie et que la distinction du tien et du mien sera dans le siau.

Adieu les douanes alors! Adieu les impôts et les privations! Au diable la charcuterie de cheval, le lard trichiné, la margarine, la vinasse de raisins secs! Toutes ces cochonnetés ne seront plus de saison.

Et on ne se foulera pas la rate pour imposer ses produits au voisin à tout prix et avoir les siens pour une bouchée de pain. La notion de la valeur aura fait place à celle d'utilité.

Et du coup, alors qu'on naviguera en plein communisme anarcho, on s'en foutra un peu que la bonne boustifaille sorte d'Amérique ou d'ailleurs!

La seule chose dont on se préoccupera c'est qu'il y ait quantité et qualité.

Le père Barbassou.



Jugeurs bouclés!

Voir des chats-fourrés mis sous clé, kif-kif les pauvres bougres qu'ils bouclent trop souvent, c'est un spectacle pas ordinaire.

Ça s'est pourtant vu, nom de dieu!

Et de ça, y a à peine quinze jours, à Sancergues, un petit patelin du Cher où les chats-fourrés n'ont guère qu'à s'occuper des chicanes des paysans.

Ce jour-là un bon bougre s'amène à l'audience, histoire de reluquer une représentation de jugerie et de s'augmenter ainsi la rancoeur qu'il a contre les marchands d'injustice.

En entrant, il lève son capel; mais, comme les chats-fourrés n'engendrent pas la chaleur, la salle était pire qu'une glacière et il y faisait un frio de loup. Aussi, le fiston, qui était déjà enrhumé n'a pas été long à remettre son couvre-chef en place.

A peine le bon fieu avait-il collé son capel sur la tête qu'un lardin des jugeurs s'amène et, avec la mufferie qui caractérise ces hiboux, il lui ordonne de se décoiffer.

— Je suis enrhumé, réplique simplement le gas.

— M'en fous! glapit le hibou.

Et le jugeur de renchérir et d'ordonner l'expulsion du gas et de son galurin.

Les deux sortirent, — l'un portant l'autre.

C'est alors que, pour se payer la hure de la magistrance, le bon fieu, profitant de ce que la clé de la salle de jugerie était sur la porte, ferma celle-ci à double tour.

Les jugeurs continuèrent à juger et le public à bâiller.

Ce n'est qu'à la fin de la représentation qu'on s'aperçut de la transformation de la salle en bocal à cornichons.

Le greffier fut obligé de faire de la gymnastique: il escalada une croisée pour aller déboucler la porte.

Et tous sortirent, péteux et pas contents!

Tandis que le bon bougre se gondolait, kif-kif une petite baleine. Et il avait d'autant plus de raison de jubiler que la blague qu'il a faite aux magistrats n'a foutre pas relevé leur prestige.

A la Verrerie Ouvrière

Au lieu de répondre aux questions précises que je lui ai posées, le citoyen Clause écrit la lettre suivante, que j'insère telle quelle, me bornant à l'agrémenter de notes, aux bons endroits:

Au Rédacteur du Père Peinard.

Citoyen,

Dans votre numéro du 28 février, vous écrivez: « J'ai répondu vertement au Réveil des Verriers, j'attendais une réponse et je l'attends encore. S'est-elle produite, je l'ignore! Le Réveil des Verriers a depuis lors oublié de faire l'échange avec le Père Peinard. »

Tout d'abord, laissez-nous vous dire, que nous n'avons jamais cessé d'adresser chaque semaine notre journal en échange du vôtre. Nous n'avons jamais cessé¹. Nous avons déclaré, que nous ne publierions rien, à l'avenir, sur ce regrettable incident, espérant chaque jour voir se produire une détente, amenant la fin du conflit, tant préjudiciable à nos intérêts corporatifs². Nos espérances ont été déçues, vous avez pu voir que ces ouvriers viennent d'obtenir chacun cinq cents francs de dommages-intérêts.

En la circonstance ces camarades ont commis une telle faute, qu'ils sont à jamais excusables³, c'est ce que nous voulions empêcher en nous abstenant quelque temps de toute polémique. Nous croyions qu'ils redemanderaient, comme l'avaient indiqué les organisations de Paris, comme nous l'avions sollicité nous-même⁴.

Nous avons manifesté notre regret, en termes assez vifs, de vous voir combattre avec tant d'acharnement cette Verrerie ouvrière, dans la personne de ses administrateurs, car, c'était sur elle qu'en rejaillissaient les résultats⁵. Pour juger comme nous vous n'étiez pas sur les lieux, vous ignoriez les faits⁶. Vous avez donc

1. — Avouez que c'est de la déveine: votre journal n'arrive toujours pas! Et, jusqu'à ces dernières semaines, il était toujours arrivé à bon port... Etrange!

2. — C'est avant de rien publier que vous auriez dû songer à conserver la neutralité. Ou bien, donner égale hospitalité aux deux partis. Au lieu de ça, vous avez commencé par servir à vos lecteurs l'argumentation des administrateurs de la Verrerie, après quoi vous dites ne plus vouloir rien publier sur ce regrettable incident. Comment voulez-vous qu'à vous lire on se fasse une opinion? Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son!

3. — Inexcusables, vous voulez dire?

4. — Vous lisez le Père Peinard? Donc, vous devez savoir que les quatre renvoyés, dès qu'ils eurent connaissance de la décision de l'assemblée de Paris, écrivirent à Renard, le priant de convoquer le personnel de l'usine, afin de prendre les engagements exigés par l'assemblée des actionnaires.

Renard refusa!

Depuis lors, plusieurs réunions des verriers ont eu lieu et, à aucune, les meneurs de la Verrerie n'ont toléré les quatre renvoyés, crainte qu'ils ne profitassent de leur présence pour s'expliquer et obtinssent leur réintégration, grâce à leur attitude conciliante et en prenant les engagements convenus.

5. — Pourquoi n'adressez-vous pas pareilles critiques à ceux qui ont cherché et fait naître le conflit?

Ignorez-vous les paroles d'Hamelin: « Surveillez les anarchistes de la Verrerie, nous nous chargeons de ceux du comité d'action. »

Ignorez-vous que Baudot, Gidel et quelques autres de leur calibre ont clabaudé qu'il fallait un nettoyage?

En octobre, Baudot disait à un mineur de Carmaux (dont je puis vous citer le nom) qu'il donnerait bien un louis pour voir une trentaine d'ouvriers à la porte de la Verrerie.

Il y a cinq ou six mois, Gidel tenait un propos similaire à son proprio.

Ce sont ces hommes néfastes qui ont donné matière à la désastreuse campagne faite par la presse capitaliste et que vous déplorez avec raison.

6. — Oui, comme vous, j'ignorais les faits, mais je me suis renseigné. En tous cas, votre argument ne vaut guère: ceux qui étaient sur les lieux, qui n'ignoraient pas les faits, les syndicats d'Albi et celui des mineurs de Car-

maux donné prise à la désastreuse campagne de la presse capitaliste, qui n'a fait que reproduire dans ses quotidiens rampants, les articles du Libéraire et « les vôtres ».

Pendant chacun des articles des journaux ouvriers, lorsqu'ils sont dirigés contre l'arche sacrée du capital sont dénaturés à plaisir et ridiculisés au possible. Ceux-là, étaient soigneusement découpés et réimprimés, pour quoi, on le comprend, ils nous divisaient, ils jetaient la zizanie en nos rangs. N'est-ce pas là, la besogne la plus saine, pour eux, leur belle et douce maxime, divisons pour régner, n'en est-elle pas empreinte.

Nous avons dit: « Au lieu de porter la question devant l'opinion publique ces camarades qui appartenaient à une corporation organisée en Fédération qui est surveillée par un Conseil fédéral, auraient pu l'en informer, et le Conseil alors au courant, aurait approuvé ou condamné leur attitude⁷. Le grand public, le monde du travail, n'aurait connu, de cette irritante question que la conclusion, qui eut été bonne. La « Verrerie ouvrière » n'aurait pas reçu ce formidable choc. Si nous étions furieux de voir ces polémiques, nous avions des raisons, à Rive-de-Gier, à la « Verrerie aux Verriers » les mêmes avanies se sont produites basées sur des jalousies personnelles, créant la désunion, savamment entretenue par les capitalistes; puis, vint enfin le manque de fonds, conséquence de l'épouvantable campagne entreprise par la coalition capitaliste, qui vendait les bouteilles au-dessous du prix de revient, nous plaçant dans l'impossibilité de vendre les nôtres: Aussi la « Verrerie aux Verriers » a-t-elle sombrée.

En lisant votre article aujourd'hui, le cœur nous saigne: « Les prolos de la Verrerie ouvrière, n'en ont pas encore fini avec les privations, malgré que la fabrication soit commencée, c'est toujours la dèche pour eux. Par contre, tandis qu'ils manquent de pain et de chauffage, Charpentier est logé et chauffé au Château de la Verrerie ». Franchement, y a-t-il un seul homme, qui a cru qu'il était à bout de ses peines, mais nous n'avons jamais songé une minute que les sacrifices étaient finis, parce que les travaux étaient commencés, qu'on faisait des bouteilles au contraire, nous avons toujours dit: le moment des plus douloureuses épreuves est venu⁸. Songez-vous que Ressayé, et avec lui, toutes les autres pieuvres capitalistes ont désarmé, vous seriez trop naïf. Ils ont désorganisé la majeure partie des syndicats, afin de prélever sur les ouvriers jusqu'à trois cents rebuts pris parmi les bonnes bouteilles, et chaque jour, avec cela, ils feront la concurrence, ils pourront les livrer sur le marché à un prix de 7 à 8 francs, c'est-à-dire moitié de leur valeur réelle; cela est une des terribles conséquences qui entretiendront la détresse à Albi. Voilà pourquoi la Verrerie ouvrière n'est pas sauvée, n'est pas à l'abri, pourquoi, aussi, il faut que tout ceux qui aiment le peuple, ceux qui luttent pour son indépendance, s'abstiennent de la combattre, mais qu'ils lui déblaient le terrain, et par tous les moyens assurent son existence.

Quand les administrateurs prêteront par leurs actes à la critique, qu'ils failliront à leurs devoirs, qu'ils s'égareront, nous serons les premiers à crier casse-cou⁹. A l'avenir, retrouvons-

maux se sont prononcés contre les administrateurs et ont pris fait et cause pour les renvoyés.

7. — Il fallait, dites vous, que les quatre s'adressent à la Fédération des Verriers.

Vous oubliez que les syndicats d'Albi (que je considère autrement à même de se prononcer en toute indépendance qu'un comité fédéral qui, comme vous ou moi, n'est pas sur les lieux) ont été envoyés promener.

Vous oubliez que le camarade Fuma, délégué des verriers de Bordeaux, désireux de faire cesser le conflit, s'est attiré de Renard la réponse suivante: « Quand bien même le Syndicat voudrait les reprendre, nous (les administrateurs) ne le voudrions pas et refuserions de les réintégrer. »

8. — Je n'ai nullement dit que la Verrerie fonctionnant, ça aurait dû être le paradis terrestre réalisé. J'ai indiqué que, tandis que Charpentier se prélassait au Château (bâtisse qui, vous devez le savoir, a coûté au bas mot 40.000 francs), les simples verriers tirent la langue. Or, je considère que dans une œuvre comme la Verrerie ouvrière, tous ceux qui y travaillent doivent partager peines et plaisirs, — ce n'est malheureusement pas ainsi!

9. — J'en aurais encore long à dire. J'abrège, pour ne retenir que votre dernier alinéa: vous

nous tous debout, contre l'hydre capitaliste. Si nous avons été compris, recevez notre salut révolutionnaire,

PH. CLASSE.

N. B. — Il nous a semblé, que vous nous confondiez, sous l'étiquette de guesdiste, ce serait la plus grave des erreurs.

PH. C.

Panama guesdiste

La *Petite Rép* doit à la Verrerie ouvrière 1.193 balles.

Il y a quelques jours un copain à Guesde affirmait à un journaliste du *Temps* que la *Petite Rép* allait casquer.

La peau!

Y a de ça trois semaines et le Comité d'action de la Verrerie n'a pas encore vu la couleur de la braise guesdiste.

A bout de patience, il a donc envoyé à tous les journaux corporatifs une note leur annonçant que la *Petite Rép* a oublié de payer quelques milliers de tickets qu'elle a placés.

— Hein, mon cher Classe, allez-vous sortir de votre mutisme, insérer la protestation du Comité d'action et comprendre enfin que l'élément dissolvant et désorganisateur de la Verrerie ouvrière, c'est l'élément politicien?

Souvenez-vous que les guesdistes ont combattu avec acharnement la Verrerie Ouvrière et qu'ils ne s'y sont ralliés que pour l'accaparer, ... ou la tuer!

E. P.



Saletés d'exploiteur

Toulouse. — Un famarieux exploiteur qui dirige une manufacture de croquenots, afin de réaliser un fort bénéfice sur ses prolos, avait pré-crit à un bon bougre qui montait les chaussures « à la main » de ne les monter qu'en longueur et que la bécane ferait le reste.

Le bon bougre ayant vu de quoi il retournait n'a pas pris la manigance du singe à la bonne et le jour même où le galeux lui avait fait cette observance, le gas a plaqué les croquenots.

Le lendemain, le prolo radina à la boîte comme si de rien n'était, mais, va te faire foutre, il y trouva une pelure : son contre-coup avait porté ses clous à l'exploiteur.

Le gas se voyant saqué pria le singe de lui payer illico le boulot fait ainsi que celui qu'il tenait en main, et puis, vous savez, a ajouté le gas, j'en ai soupé de votre bague.

Le galeux, pris de trouille, et ne comprenant pas qu'un ouvrier parle ainsi à son patron trotta chercher un filé.

Mais, lorsque le sergot fut là et qu'il voulut arquerpincer le gas, le bon bougre a rouspété en disant : « Si un de vous autres me foute la patte dessus, je l'écrabouille comme une merde! »

Devant telle attitude, le flicard s'est débiné, et le patron a abouté la monouille due au prolo.

Ce qui prouve que si le gas n'avait pas eu le nerf d'exiger sa galette, il aurait été entoilé et n'aurait palpé que du vent.

Y a rien de changé!

Toulon. — Les meilleurs raisonnements restent souvent lettre morte, s'il n'y a pas des preuves à la clé.

Ainsi, dire que la conquête des municipa-

lité par les sociaux ne sert qu'à assouvir les appétits de quelques ambitieux est bien, — le prouver est mieux.

lité par les sociaux ne sert qu'à assouvir les appétits de quelques ambitieux est bien, — le prouver est mieux.

Lisez, les copains!
Dans sa séance du 17 février le conseil cipal de Toulon a discuté le cahier des charges pour la prochaine saison théâtrale. Ce cahier des charges renferme un article 19, accordant l'entrée gratuite aux conseillers cipaux.

Ah foutre, cet article a été voté d'emblée!
L'un des conseillers a tenu à déclarer que, jusqu'à ce jour, les directeurs de théâtre leur avaient abouté une carte permanente, mais que ça ne leur suffit pas : l'entrée à l'opéra était une gentillesse à leur égard et il veut que ce soit un droit.

Et l'adjoint, délégué aux beaux-arts, a appuyé sur la chanterelle en serinant : « Les conseillers sont chez eux au théâtre comme à la mairie! »

Ainsi, ces moineaux-là sont « chez eux » partout! Ils ont été élus et, désormais, c'est eux qui sont les princes : ils font ce qu'ils veulent.

Tant qu'au populo, il reste gros-jean comme devant : c'est lui la bonne bête de somme qui bûche ferme pour garnir le ratelier des gouvernants.

Et ceux de la Volière Cipale ont les dents longues : ils sont chez eux!

Pourquoi se gêneraient-ils?

En avant la danse des écus!

Continuons l'examen de leurs frasques :

Une délégation de trois conseillers est expédiée à Marseille pour y étudier le projet de création d'un égout; le trio y reste juste le temps de faire un bon gueuleton, — total : 173 francs! Dam, les bouillabaisse se paient le prix à Marseille.

Le socialo Ferrero est invité à licher les doigts de pied du tsar, lors de son voyage à Paris. Coût : 550 francs. C'est pour rien!

A la fin de l'an dernier, aux approches du jour de l'an, deux adjoints au maire se sont faits faire des cartes de visite à cinq francs le cent. Comme c'est le receveur municipal qui a carmé ils s'en sont offerts quatre cents chacun.

Ces birbes-là, si larges sur la commande et si peu regardants sur le prix s'appuient une indemnité de 600 francs par an. Mais, trouvant le magot trop maigre, ils truquent pour le grossir.

Certes, tout ce fourbi, tout ce tripatouillage, les types des administrations précédentes le pratiquaient carrément, les conseillers sociaux n'ont donc rien inventé : ils n'ont fait que continuer les traditions.

Mais alors, y a rien de changé!

Mille dieux, c'est pas bibi qui trouvera à redire à ça. Je voudrais que les fricottages fussent encore plus carabines et plus scandaleux afin que les gobeurs qui courent après ce merle blanc : un élu intègre, désintéressé, ... soient enfin convaincus que c'est un oiseau introuvable.

Y a pas à tortiller : tant qu'on ne fait que changer les hommes en place, c'est la même bricole.

Y a qu'un seul remède à la situation : la destruction de toute autorité!

Exploitation carabinée

Elbeuf. — Il règne dans le patelin une dèche carabinée.

L'industrie lainière, la seule de l'endroit, occasionne entre chaque saison, deux fois par an, de sacrés chômages. Tous les six mois, il faut rester sept à huit semaines à se rouler les pouces et à se serrer la ceinture.

Les prolos sont exploités d'une façon bougrement inique : ils gagnent en moyenne 12 à 16 francs par semaine.

Et ce n'est pas d'un bout de l'an à l'autre, nom de dieu! Y a à déduire la période de chômage : ça fait qu'avec la paye d'une quarantaine de semaines, les pauvres bougres doivent trouver moyen de croûter pendant les 365 jours de l'année.

La situation des ouvrières est encore plus pitoyable : les salauds d'exploiteurs emploient les femmes concurremment aux hommes, en ayant soin de les payer encore moins cher, — de 6 à 9 francs par semaine.

Or, cré pétard, si la vie est triste pour les turbineurs, elle est encore plus exécrable pour les pauvres bougresses : les malheureuses sont le point de mire de la lubricité des contre-coups et des singes, — il faut qu'elles obéissent en tout et pour tout!

Aussi, quelle sacrée purée y a à Elbeuf!

La détresse est tellement grande, qu'un quart de la population, — oui, nom de dieu, un quart!

— est inscrit aux diverses œuvres de soi-disant « bienfaisance », qui sont toutes dans les griffes de la cléricaille.

La charité vient donc encore augmenter la misère : elle avilit et déprime les malheureux qui sont forcés d'y avoir recours.

Quoique ça, les charognards d'exploiteurs se foutraient sagement le doigt dans l'œil s'ils espéraient que ça durera à perpète sur ce pied.

Qu'ils en fassent leur deuil! Plus on va, plus il s'accumule de colère chez les prolos et l'esprit de révolte mijote gentiment.

Rira bien qui rira le dernier!

Déportation rigolboche!

Reims. — Très gondolante la dernière conférence de Philippe?

Le copain a signalé les agissements de la police qui le pourchasse d'ateliers en ateliers, puis, se tournant vers le quart-d'œil — qui faisait un nez long d'une aune, — il a ajouté : « Dites à vos chefs que je ne créverai jamais de faim. Si vous me réduisez à ne plus trouver d'embauche, au lieu d'une seule conférence par semaine, j'en ferai six! Et si, un jour, je suis forcé d'aller m'asseoir d'autorité à la table des bourgeois, tous sauront que les coupables sont ceux qui ne veulent pas que je travaille... »

Le commissaire en a pris une prise, je vous dis que ça!

Le sujet de la conférence était le danger cléricale, — et les cléricaux brillaient par leur absence.

Il paraît qu'ils en ont assez de la contradiction! Ils avaient pourtant envoyé quelques-uns de leurs soldats chargés, non de poser des questions, mais de boucaner, — ça ne leur a pas réussi!

Philippe a interpellé un des plus rodomonts et l'a prié d'y mettre un bouchon s'il ne voulait être déporté en cinq sec.

C'est ce qui a eu lieu : le jésuite ayant recommencé à ricaner bruyamment, le copain l'a attrapé par la peau du cul et l'a foutu dehors. Il n'était que temps! Le cafard avait embrené son grimpaing, ... ça s'est évaporé au dehors.

Ensuite, calme complet : Philippe a continué à jaspiner et tout s'est terminé on ne peut mieux.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

 Versement à effectuer au journal.....

 Abonnement à servir à.....

 pour mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 264, av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise

de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2.50 d'un petit coupon de *La Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bicyclette qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal, et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et 3 billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Gallus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

L'AFFICHE DU 18 MARS

J'ai expliqué aux copains la binaise du *Journal-Affiche*.

Environ tous les mois, chaque fois que quelque chose de saillant en donnera occasion, je me fendrai d'une affiche du *Père Peinard au Populo*.

La première de cette série paraît aujourd'hui : elle est donnée en supplément à tout acheteur du caneton.

Les bons lieux qui désireront la coller sur les murs n'ont qu'à se procurer, au bureau de l'enregistrement, un timbre d'affiches de 6 centimes.

Quant à ceux qui en désirent des quantités, qu'ils ne lambinent pas afin qu'on puisse les leur expédier dar-dar : elles leur seront envoyées, port payé, au prix de 2 francs le cent, sans timbres, ou 8 francs le cent, toutes timbrées, prêtes à coller.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale du xviii^e arrondissement, samedi 13 courant, à 8 h. 1/2 du soir, au café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier, réunion des camarades. Urgence.

Paris — La Repaire, groupe de la jeunesse libertaire du XIII^e, salle Juillet, 17, rue Damesme. Se réunit tous les dimanches à 8 h. 1/2 du soir. Le 14 mars anniversaire de la Commune, soirée familiale; chants, poésies, causerie sur la Commune par Tristan.

Jeunesse Anarchiste du XV^e arrondissement, 116, Boulevard de Grenelle, 116, (Chez Béra.) Dimanche, 14 mars, à 8 h. 1/2 du soir, soirée artistique et littéraire: Lecture de la "Sensitivité" chants et poésies. Organisation d'une matinée littéraire et artistique avec conférence d'Emile Maximin, au salon des Familles pour le dimanche 21 mars.

Jeudi 18 mars, à 8 h. 1/2 du soir, causerie sur la Commune de Paris par Emile Maximin.

Samedi, 13 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la belle Polonoise au 1^{er}, 21, rue de la Gaieté, réunion publique et contradictoire. Ordre du jour : Les crimes de la Religion; les affaires d'Orient.

Orateurs: Raubineau, Létrillart, Prost, Girault, Tortelier, Sadrain. Entrée: 30 centimes, pour les frais.

Aux camarades de la Banlieue et de la Grande Banlieue.

Les camarades Girault, Raubineau et Prost désirent continuer leur propagande dans la Banlieue, pour cela il faudrait que les camarades de St-Denis, St-Ouen, Puteaux, Asnières, Vincennes, Montreuil, Levallois Perret, Bois-Colombes, St. Mandé, Ivry, Pantin, Pontoise, Vannes, Prés St. Gervais, etc. s'occupent de retenir des salles et d'en informer les conférenciers. Le camarade Raubineau traitera de la Religion, Girault de la Patrie, Prost de la question économique: écrire au camarade Prost au *Libertaire*, 5, rue Briquet,

Les Naturiens (de la Bastille), réunions publiques et contradictoires. Dimanche 14 mars

à trois heures de l'après-midi, 183, rue Saint-Antoine.

Lundi 15, à 9 heures du soir, salle Sabattier, 10, rue du Temple.

Ordre du jour: Le brigandage des gouvernants en Orient. Orateurs: Gravelle, Marné, etc. Prix d'entrée: 25 centimes, pour aider au développement de l'idée.

Limoges. — Groupe de la jeunesse libertaire. Les réunions ont lieu tous les samedis soir, à 8 heures, 131, faubourg de Paris; causerie, lectures, chants.

Les journaux et publications libertaires sont en vente chez Moreau kiosque de la place Denis-Dussoubs.

Marseille. — Les libertaires se réunissent au bar du Coq-d'Or, rue des Récollets, angle de la rue Poids de la Farine.

Dijon. — Dimanche 21 mars, brasserie de l'Est, anniversaire du 18 mars 1871, soirée familiale privée.

Première partie: A 8 h. 1/2. Conférence sur la Commune de Paris, par Henri Dhorr.

Deuxième partie: A 9 h. 1/2. Concert vocal et instrumental, monologues, poésies, tombola gratuite.

Troisième partie: A 11 heures, Bal de nuit, fleurs, confetti et serpentins.

Cotisation: 50 centimes.

Nota: Tous les travailleurs désireux de fêter l'anniversaire du 18 mars 1871, peuvent se procurer des cartes dès aujourd'hui au bar de l'Académie, 66, rue Monge.

Reims. — Samedi 13 mars, à 8 h. 1/2 du soir salle du *Cruchon d'Or*, rue de Cernay, conférence publique et contradictoire sur la Liberté.

Angers. — Les copains et copines sont invités à assister à la fête familiale qui aura lieu le dimanche 14 mars 1897 à 3 heures du soir, chez Aubin, 133, rue Saumuroise.

Programme: à 3 heures, chants et poésies; à 6 heures, conférence par plusieurs camarades; à 7 heures, grand bal.

Prix d'entrée: 50 centimes. Les dames et les enfants entreront gratuitement.

Nota: Cette fête étant privée, on est prié de présenter la lettre d'invitation au contrôle.

Nîmes. — Samedi 13 et lundi 15 dans la salle de la chapelle de l'ancien lycée à 8 h. 1/2 précises du soir, conférences publiques et contradictoires par Sébastien Faure. Sujets traités: "Les crimes de Dieu."

Entrée 0 fr. 30 Les Dames, seront admises.

Lille. — Réunion dimanche 14 courant, de tous les copains du groupe des *Forçats* et des camarades des environs. Très urgent.

Marseille. — Les libertaires organisent pour le 18 mars, anniversaire de la Commune, une soirée familiale à 8 h. 1/2 du soir, salle des fêtes de la brasserie de Noailles. — entrée, 46 rue Thubaneau.

Concert. — Causerie par le camarade Calazel sur l'histoire de la Commune. — Grand bal.

Le piano sera tenu par un camarade.

Entrée, 50 centimes au bénéfice de la propagande. — Les camarades devant prendre part à la sortie champêtre pour la propagande en campagne, partiront le dimanche 14 mars, à 7 h. 1/2 précises du Coq d'or, rue des Récollets, angle de la rue Poids de la farine.

Bordeaux. Dimanche 14 mars, à 3 heures de l'après-midi, sur le communisme-anarchiste, causerie par le camarade Antarsès.

Les compagnons H. Dutou, E. Benoit et Antoine Antignac développeront les idées communistes-anarchistes.

Reims. — Les libertaires ont l'intention d'organiser une fête familiale vers le commencement d'avril, avec concert, chants, bal et tombola.

Le copain Bordenave, 42, rue Martinville, reçoit les lots.

Le compagnon Massey, de St-Quentin, organise une série de conférences dans la région du Nord.

Samedi, à Tourecoing, salle de la Coopérative; dimanche, à Mouchron, grand meeting international; lundi, à La Madeleine les Lille, à la Poire d'or.

Les camarades qui voudraient en organiser, lui écrire chez Sauvage, rue de l'Omelette, impasse Alexandre Dumas, cours Lehoucq, 16, à Roubaix.

Petite Poste

R. Deville. — D. Lille. — De B. Villeneuve. — G. et C. Marseille. — H. Béziers. — R. Toulouse. — L. St-Dizier. — B. Pauama. — H. Alais. — M. Annecy. — V. Tulle. — T. Thizy. — B. Nantes. — G. St-Nazaire. — D. Morez. — B. Dijon. — P. Bruyères (par T.). — S. New York. — M. Rennes. — P. Sentis. — V. Reims. — C. Nancy. — D., P. et B. Angers. — B. Sedan. — G. Carmaux. — M. Perpignan. — M. Avignon. — B. Agen. — B. Rouen. — D. Villefranche. — S. Roubaix. — P. Brieuilles. — E. Montpellier. — M. Lyon. — Reçu règlements, merci.

Alfred Marné demande l'adresse de Demandes Janvier. Les camarades de Bordeaux, qui la connaîtraient, sont priés de lui écrire 48, Boulevard Voltaire, Paris.

M. Bradford: E'avoie par *Postal Order*, sans mettre le nom du bénéficiaire.

S. New York: le coupon a été payé 6,60.

Reçu pour la compagnie de Vaillant: R union des abrutis du cataclysme de Lyon, 8 fr.

POUR LE JOURNAL-AFFICHE: PL-CARD DU *Père Peinard* AU POPULO, SUR LE 18 MARS.

Nîmes. — Un habitué, 0.25; R, 2 fr.; un Lyonnais, 0.25; X, 0.50; Henri, 0.10; C. A., 0.20; un ami de la liberté, 0.20; un qui en a deux, 0.50. Total: 4 fr.

Angers. — Un paysan, 0.05; la mère Peinard, 0.40; Siriau, 1 fr.; Jean Labeur, 0.50; Léon Meunier, 1 fr.; Baptiste Beaudoin, 0.10; Alain Louis, 0.10; Monfiot, 0.10; Roux, 0.10; Marius, 0.50; un ami, 0.30; Cachet, 0.30; Lezault, 0.25; un qui ne veut plus de soutane, 0.20; ma compagne, 0.10; excédent d'érot, 0.40; Total: 5.40.

Montreuil. — Quelques camarades, 3.75.

Lyon. — Condom, 5.50. Bibliothèque du xviii^e, 5.40.

M. St-Aubin. — B. Annonay. — F. Toulon. — V. St-Etienne. — M. Bradford. — H. Dijon. — P. Reims. — T. Morez. — B. Angers. — N. Alais. — A. Caudebec. — B. Limoges. — D. Villefranche. — M. Lyon. — Reçu galette, merci.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie aiment les affiches, peuvent s'en offrir une grand colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du *Père Peinard*, 1 fr. 25; franco, 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896...	0.25	0.35
L'Art et la Récolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert...	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume...	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume...	2.50	2.80
La Société Future, le volume...	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. le volume...	2.50	2.80
Les Joyeux de l'Exil, par C. Malato, le volume...	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume...	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros...	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année...	8 »	8.60

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN. 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Autrefois

Aujourd'hui

LE PÈRE PEINARD

AU POPULO

Voici le 18 MARS qui rapplique. Chouette anniversaire, nom de dieu!

Des journées pareilles, jours de triomphe populaire, y en a fichtre pas épais, le long de l'Histoire.

Au 18 MARS 1871, les Parisiens foutirent les pieds dans le plat et se rebiffèrent crânement. Les troubades, sentant la Révolution mûre, sans faire de magnes, levèrent la crosse en l'air.

Mince de jubilation quand les bons bougres se reluquèrent victorieux! Croyant la Révolution à jamais triomphante, ils allèrent boire chopine chez les bistrots.

Hélas! les gas se montaient le job: l'heure de rire n'avait pas sonné. Bien au contraire! Au 19 Mars 1871, y avait rien de fait et ce n'était foutre pas le moment de s'endormir sur le rôti; il eut fallu se décarcasser dar-dar, se démancher dur et ferme, tendre ses biceps, déployer nerf et initiative.

Il n'en fut rien, nom d'une pipe! Au lieu d'opérer lui-même, le populo, toujours bonne poire, s'en rapporta aux autres: il se fia à la poigne du Comité Central. Y avait là peu de mauvais bougres! Mais, devenus gouvernement, les types se trouvèrent aussi embarrassés devant la situation qu'une baleine qu'aurait pêché une clarinette.

Et les Parisiens, confiants dans leurs chefs, au lieu d'agir, firent le poireau!

Et on ne marcha pas sur Versailles!

Et on monta la garde devant les coffres de la Banque!

Le résultat de ce manque de jugeotte fut désastreux: les Versaillais se réorganisèrent et, grâce aux millions de la Banque de France que les Communards leur conservaient précieusement, ils furent bientôt à même de foutre une sacrée fessée aux Parisiens.

Tellement que, depuis lors, le populo en est resté tout patraque: la SAIGNÉE DE MAI lui a coupé bras et jambes!...

Heureusement, il germe des fistons qui, — espérons-le! — ne bouderont pas à la besogne et seront plus à la hauteur que le furent les vieux.

Ceux-là ne s'en rapporteront plus aux Autorités pour réaliser une société meilleure; quand ça sera le moment de se montrer ils marcheront carrément et, — avant toute chose, — ils s'arrangeront, en dehors de toute gouvernance, pour que chacun bouffe à sa faim, que personne n'aille cul-nu, ni ne refille la comète.

Ça fait, la Sociale aura du vent dans les voiles! Dès que les bons bougres auront goûté à la vie nouvelle nul ne voudra, — même les plus pantouflards, — retomber dans le pétrin capitalo et gouvernemental.

LE PÈRE PEINARD.

Bons bougres, pour vous rincer l'œil et vous dégraisser les boyaux de la tête, chaque dimanche payez-vous le PÈRE PEINARD, réflex hebdomadaires d'un gniaff. Le caneton est en vente chez tous les libraires et coûte Deux Ronds.

Ce placard ne peut être affiché que revêtu d'un timbre d'affiches de six centimes.

Imprimerie CH. FAVIER, 120, rue Lafayette, Paris.